



NATHALIE

SOUVENIRS

DELON

Pleure pas, c'est pas grave

Flammarion

Pleure pas, c'est pas grave...

DU MÊME AUTEUR

Au plus fort de l'orage, Robert Laffont, 1994.

Nathalie Delon

Pleure pas, c'est pas grave...

Souvenirs

Flammarion

© Flammarion, 2006
ISBN : 978-2-0806-8884-2

*À Nathalie et Anthony, mes enfants qui
me découvriront peut-être pas tout à fait
la même ni complètement une autre...*

Avant-propos

« Pleure pas, c'est pas grave... »

Les mots prononcés au creux de mon oreille par ma petite-fille, alors qu'elle n'avait pas deux ans, m'avaient laissée songeuse. Ces paroles pouvaient s'adapter à beaucoup de situations que nous nous ingénions, nous adultes, à rendre difficiles à vivre. Et, miracle, elles simplifiaient tout sur l'instant, remettant les choses à leur juste place.

Malheureusement la mémoire se fait courte lorsque les nerfs sont mis à l'épreuve...

*

Nous étions à Sundance, mon fils Anthony, sa fille et moi. Sundance, un village de montagne des États-Unis perché à plus de 2 000 mètres d'altitude, où je vis et travaille régulièrement depuis plus de quinze ans. Plus près du ciel, si j'ose dire, là où la beauté de la nature est à portée de vue.

Pour la première fois, la petite avait assisté à un échange verbal plutôt houleux entre son père et moi, une sorte de poussée d'adrénaline sonore, soudaine et brutale.

Ce stupide échange de mauvais procédés s'était produit juste avant l'heure du dîner. Et le repas, qui s'était déroulé dans un silence pesant, avait évidemment été rapidement expédié. Ensuite, laissant mon fils à ses câlins de papa,

j'étais partie dans un coin du salon contempler la neige qui tombait dru en cette période de Noël. Le sapin attendait qu'on le décore et nous-mêmes attendions que tout le monde soit présent pour procéder à ce rituel.

Me croyant seule, j'avais laissé déborder quelques larmes, ayant honte pour nous d'avoir osé donner un spectacle aussi affligeant à une petite fille. Mes larmes déversaient, dans le désordre, ma frustration et ma rage de ne pas avoir arrêté à temps ce débit en forme de délit. Car je reste persuadée qu'il faudrait épargner aux enfants les vilaines habitudes des adultes, leurs sautes d'humeur comme leurs cris.

*

Avec Alain, lorsque nous étions mariés et parents, nous en avons fait une règle d'or. Enfant, Anthony avait pu voir des visages maussades ou deviner des humeurs tristes, jamais en revanche il n'avait entendu d'altercations, de cris ou assisté à une dispute, même s'il dormait juste au-dessus de notre chambre, niché sous les toits.

Pourtant, Alain et moi étions rarement à bout d'imagination lorsqu'il nous arrivait d'être en désaccord. Moi je voulais toujours que l'orage éclate immédiatement, lui préférerait se refermer comme un coquillage. Un mutisme qui avait l'art d'engendrer ma fureur – mais peut-être en était-ce aussi le but ? Lorsque les choses n'allaient pas entre nous, je me rebellais contre ses silences et j'insistais pour que nous en parlions sur-le-champ.

Encore aujourd'hui, je déteste plus que tout laisser un malentendu s'installer. Et si on ne me laisse pas l'opportunité de le dissiper, je verrouille mes serrures émotionnelles et laisse le monde tourner en pilotage automatique. Je trouve, en effet, certaines colères déplacées, pour ne pas dire indécentes, notamment par rapport à la vie qui nous entoure. Relativiser, c'est ce que je tente de faire lorsque cela m'est possible... même si la mauvaise graine reprend

vite le dessus... Au moins, je sais en mon for intérieur, que j'aurais essayé !

Avec Alain, nous aimions en fait aiguillonner, chacun à notre façon, les démons qui sommeillaient en nous. Il savait attiser le feu qui ne dormait jamais en moi, et je lui répondais en le brûlant de toutes mes forces. Pourtant tout restait dans l'amour. Jamais nous ne nous sommes envoyés, l'un à l'autre, et ce même au pire de nos engueulades, une insulte ou un mot vulgaires.

*

Ce que je n'avais jamais vécu avec le père d'Anthony m'était d'autant plus difficile à supporter venant de mon fils ; ce qui, je l'admets, ne constituait pas une excuse pour lui avoir répliqué sur le même ton. Mais j'avais été tellement surprise par l'éclat et le volume de sa voix que j'étais moi-même sortie de mes gonds. Aujourd'hui, je n'apprécie pas les cris quel qu'en soit le motif, et encore moins venant de ceux que j'aime. Les rapports de force sont assez débilissants entre amants pour ne pas les introduire dans les relations enfants/parents. La colère manifeste en fait une violence contre laquelle j'ai toujours essayé de lutter : j'ai peur de l'escalade de cette violence que chacun possède en soi pas toujours évidente à maîtriser.

*

Perdue dans mes pensées après cette pénible et stupide altercation, je n'avais donc pas entendu ma petite-fille arriver. Et je fus bouleversée lorsqu'elle me murmura de sa petite voix douce, en me caressant les cheveux :

— Pleure pas, c'est pas grave... Moi aussi, tu sais, je me dispute avec ma maman et après c'est fini.

C'était elle qui me consolait... À mourir de tendresse !

Elle me fit comprendre, avec ses petits mots pleins de douceur, que la scène qui venait d'avoir lieu n'avait guère d'importance. En tout cas, pas au point de mériter des larmes. Elle me fit comprendre aussi que ce sont les enfants, avant qu'ils ne commencent à se poser les « grandes questions », qui trouvent les solutions les plus logiques !

*

Tu avais raison, petite beauté. Et tu devras te souvenir de ces quelques mots. Des mots qui incluent toute l'expérience des vérités que tu n'as pas encore vécues, telles ces douleurs que l'on galvaude quand on « devient grand ». Et, si jamais un jour tu les oubliais, ces mots, j'espère parvenir à te raconter comment, de la vie et des coups durs, on peut r échapper vivant... et même plus fort.

PROLOGUE

Petites confidences au lecteur

Nietzsche a écrit : « Ce qui ne tue pas rend plus fort ». C'est sûrement vrai, sinon à quoi servirait l'expérience ? En tout cas, pas à prendre des coups sans en tirer autre chose que des souvenirs qui éviteront d'en cueillir encore.

Ma vie n'est pas et n'a jamais été un enfer – je devrais y aller s'il existe, j'y retrouverais sans doute tous mes amis –, mais je crois que chacun est responsable de ce qu'il fait en traversant l'existence. Courber le dos ne doit servir qu'à laisser passer les tempêtes ou les ouragans. Cela m'est parfois arrivé, même si mon tempérament m'incline surtout à faire face à l'adversité, et je vais essayer de le démontrer avec cet ouvrage.

*

La vie est aussi la plus belle histoire d'amour qui nous est offerte. Alors, depuis que j'existe, j'en ai la rage, la notion et la ferveur.

Si, comme je l'ai lu récemment en exergue d'un livre : « Certaines années posent des questions, d'autres y répondent », pour l'instant, mes saisons se juxtaposent les unes aux autres sans pour autant se ressembler. Et je n'ai toujours pas trouvé de réponse. Lorsque apparaît un problème, disent les anciens, il existe des solutions. Sans doute. Et ce sont

elles que j'ai toujours cherchées et que je continue à espérer. Conséquence de ce regard sur ma vie, la mémoire n'affleure pas d'un bloc, de manière ordonnée et rigide. Dès lors, je n'ai pas le désir de faire souffrir mes souvenirs en y faisant le tri. Eux-mêmes ne se laissent pas visiter dans un ordre chronologique et c'est très bien comme ça. Une mémoire à tiroirs bien rangés doit être la pire des ennemies, puisqu'elle nous ferait revivre les moments de la vie sans qu'on puisse les choisir ou même les laisser de côté. Ce livre ne sera donc pas classique dans son organisation, dans son plan, mais à l'image de l'existence : comme des pièces d'un puzzle qui se réunissent peu à peu pour donner un tableau évident une fois qu'on les a toutes assemblées.

*

Pour autant, peut-on se fier entièrement à sa mémoire ?

Je tente, en écrivant ce livre, de faire revivre certains souvenirs qui s'imposent dans leur bonheur. Et si, au passage, ils réveillent des souffrances, j'aborde celles-ci avec la patience d'un guerrier au repos.

Il existe en effet des vagues multiples dans le flux de la mémoire. Certaines me caressent et me réchauffent ; d'autres, qui doivent provenir de mers plus violentes, me feraient presque chavirer par leur brutalité. Mais, si j'en garde des cicatrices, j'essaie aussi de leur sourire pour les dompter, les apprivoiser parce qu'elles ont aussi été faites d'amour, de tendresse et de colères.

*

Les émotions, qu'avec ce livre nous allons découvrir, m'ont laissé au final l'impression indéfinissable d'un kaléidoscope. Un tourbillon de couleurs et de senteurs, un ballet de silhouettes. J'en pleure quelquefois, bien sûr, mais il me

paraît primordial d'en rire aussi... sans quoi j'aurais l'impression que mon cœur pourrait devenir sourd et muet.

Je vais donc faire, pour vous comme pour moi, un tour dans ma mémoire. Et essayer de m'y promener avec sincérité et sérénité, à la fois confiante et heureuse de pouvoir la partager.

CHAPITRE I

Quand tu seras adulte

Dans la liturgie catholique, on prétend qu'« au mois d'août, le vent est fou ».

Et c'est au 1^{er} août 1941 que j'ai décidé de venir au monde. C'est peut-être la raison pour laquelle je sens parfois frémir un peu de vent dans mes voiles depuis que je fais partie de l'humanité. Mais c'est à vingt ans que j'ai eu l'impression de naître.

*

L'enfance et l'adolescence sont des trous béants sur lesquels je n'aime pas beaucoup me pencher. Des abîmes qui me donnent encore le vertige aujourd'hui. Certains souvenirs de cette période se refusent toujours à moi. Aussi, je vais essayer de les survoler sans les heurter de plein fouet.

Je n'aimerais pas refaire le chemin qui mène du nouveau-né à vingt ans, comme je l'ai écrit. J'ai trouvé ces deux décennies interminables, croyant que de cette adolescence confuse et désordonnée, je ne pourrais jamais m'envoler.

Comment croire en l'avenir quand le futur se conjugue au court terme et vibre au rythme d'une respiration hésitante ? Enfant, j'ai toujours vu ma mère lutter pour garder un souffle de vie. Cardiaque, elle avait du mal à respirer lorsqu'elle était allongée, et comme je dormais souvent avec

elle, sans comprendre ce qui l'affectait, je lui disais : « Tu veux que je te donne mon air ? » Elle secouait la tête. Et moi, je m'endormais... sans réaliser la gravité de son mal.

Il m'a fallu du temps pour comprendre. Qu'être né avec une maladie cardiaque, comme la sienne, transformait chaque jour en combat. Que sa vie – elle a suivi un traitement jusqu'à la fin de ses jours et même plusieurs interventions chirurgicales – ne pourrait jamais ressembler à celle des autres.

Pardon, maman, de ne pas l'avoir compris... mais j'étais trop vivante pour m'en rendre compte.

*

Je ne savais pas, à l'époque, que certains doivent tambouriner pour que la porte de leur vie s'ouvre devant eux.

Dans mes rêves d'adolescente, j'ai mille fois fait le tour de la terre. Ma mère ne percevait pas mon envie d'évasion dans cette jeunesse passée au Maroc, elle qui n'en avait jamais franchi les frontières. Avec un père que je n'avais pas connu et un beau-père mort prématurément, j'avais, heureusement, mes lectures pour horizon. Des croisades de saint Louis aux premiers pas de l'homme sur la Lune, j'imaginai faire un jour moi-même ces voyages aventureux et fantastiques. Ensuite, c'est le hasard qui m'a prise par la main, même si moi je l'appelle « destin ». Ce destin, que l'on attend ou construit, et qui prend parfois des allures de courant d'air, déjà je devinais qu'il fallait se battre avec lui pour qu'il ne me sépare pas du bonheur. Léo Ferré chantait : « Le bonheur c'est du malheur qui sommeille », Marguerite Yourcenar, moins péremptoire, écrivait : « Le bonheur n'est peut-être qu'un malheur mieux supporté » ; mais moi ce bonheur, j'avais une forte envie d'y goûter.

Aujourd'hui, je sais qu'il existe puisque je le rencontre au coin d'une lumière, d'une couleur, d'un sourire ou d'un réveil ; aujourd'hui, je sais qu'il faut en avoir le goût,

apprendre à le susciter et, lorsqu'il se présente, savoir l'aimer, le cajoler pour le retenir auprès de soi. Mais en ce temps-là, rien ne m'apparaissait aussi clairement. Certaines personnes ont en effet le goût du malheur, ce malheur qui débarque bien assez tôt pour ne pas avoir besoin de lui courir après, mais j'ai compris aussi qu'il ne mérite pas d'être entretenu. Alors, comme on ne peut plus changer le film de notre vie, autant la magnifier sur l'instant. Et en apprécier chaque seconde.

*

J'adore les bébés et les jeunes enfants. « On devrait les congeler à cet âge », m'a dit un jour un ami qui a le sens – très poussé – de l'humour noir. Lorsque j'observe ces « petits d'humains », je les trouve tellement beaux et gracieux que mon cœur bat plus vite. Surtout quand ils ont la chance de s'épanouir comme de jolies fleurs, qu'ils ont cette grâce et cette pureté qui n'appartiennent qu'à eux. Je me dis parfois : ma petite enfance était-elle la même ? Ai-je moi-même suscité de tels regards ? Ai-je vécu les mêmes bonheurs ? Peut-être...

Pourtant lorsque j'y pense, une petite angoisse montre toujours le bout de son nez.

*

« Tu feras ce que tu voudras quand tu seras adulte, en attendant ce n'est pas toi qui décides ! »

La majorité n'intervenant alors qu'à vingt et un ans, cette phrase, véritable épée de Damoclès, planait sur mon adolescence ! Et je rêvais de m'en débarrasser depuis toute petite. Mais devient-on adulte et responsable grâce à un coup de baguette magique de l'état civil ? « Tu es majeure, tu peux faire ce que tu veux, ça ne me concerne plus », disent ensuite certains parents. Après les batailles qu'on

livre pour arriver à cette autonomie tellement désirée et pourtant redoutée, la secousse est violente ! Heureusement qu'à cet âge la foi en l'avenir est solide et qu'on ne doute pas que les rêves deviendront réalité.

Je n'ai été ni battue, ni maltraitée, ni violée, juste incomprise, comme tous les adolescents je suppose. J'ai même eu beaucoup de chance d'avoir des parents simples et surtout une maman courageuse qui, à la mort imprévue de mon premier beau-père, lorsque j'avais huit ans, dut travailler jour et nuit pour nourrir ses trois enfants. Elle n'avait pas trop de temps libre pour analyser mes états d'âme ou ceux des autres, mais elle m'aimait comme elle le pouvait, dans l'urgence et la nécessité.

C'est aussi un doux souvenir de cocoonnage pour moi ; comme j'étais la plus jeune, j'étais celle qu'elle ne pouvait pas trop lâcher.

*

Après le décès de mon beau-père, alors que j'avais huit ans, maman qui n'avait jamais dû travailler auparavant, n'a pas eu d'autre choix que de devenir aide infirmière dans une clinique de Casablanca, ville où nous habitons à l'époque.

En attendant qu'elle finisse sa journée, je devais aller la rejoindre en sortant de l'école. Et là, après un dîner où un cuisinier chinois m'effrayait avec ses grands couteaux, elle m'emmenait m'allonger dans le salon du médecin-chef en me recommandant, bien sûr, d'être sage, de ne rien demander et de trouver le sommeil. Blottie sous une couverture remontée jusqu'aux oreilles, je faisais semblant de dormir à poings fermés.

En fait, j'étais très occupée à écouter des conversations dont je n'avais pas l'habitude, celles du médecin qui dînait souvent là avec sa famille ou ses amis. Mes oreilles étaient

| | | |
|---------------|---|-----|
| CHAPITRE 59. | <i>La bande du Rex</i> | 307 |
| CHAPITRE 60. | <i>Sweet lies, les doux mensonges</i> | 313 |
| CHAPITRE 61. | <i>On est tous mercenaire... de quelqu'un .</i> | 317 |
| CHAPITRE 62. | <i>Sundance, le soleil danse avec la neige...</i> | 319 |
| CHAPITRE 63. | <i>Le vent des chasseurs</i> | 323 |
| CHAPITRE 64. | <i>Le kid de Sundance</i> | 327 |
| CHAPITRE 65. | <i>Et pourtant...</i> | 331 |
| CHAPITRE 66. | <i>Mille routes mènent au mal...</i> | 337 |
| CHAPITRE 67. | <i>Les larmes aux yeux, mais le cœur léger</i> | 341 |
| DEMAIN... | | 343 |
| REMERCIEMENTS | | 345 |

N° d'édition : L.01ELKNFF8884N001
Dépôt légal : octobre 2006